

née; il s'y tient à cette occasion une foire de trois jours. J'aurais bien voulu faire causer le curé sur ce sujet, mais il se montra particulièrement circonspect à mon égard, de même que tous ses pareils avec qui je me suis trouvé en relation. Aux yeux de ce clergé ignorant, corrompu, jaloux de ses privilèges et inquiet de l'avenir, un étranger est toujours une nouvelle incarnation de Voltaire ou de Luther, selon qu'il est de race gauloise ou saxonne. Mes compagnons, qui s'étaient aperçu de l'embarras de notre hôte, s'en moquèrent en sortant, mais tout doucement et comme on se raille entre gens qui ont des intérêts communs.

Notre étape du 4 est de sept à huit lieues; la contrée est triste, le sol aride, semé de blocs d'obsidienne et de quartiers de roc. Des champs immenses de maguey annoncent l'approche de Tequila, la ville du mescal. L'aspect de ces plateaux desséchés et pierreux, hérissés à perte de vue des dards immobiles et menaçants de la gigantesque liliacée, a quelque chose de saisissant, et fait naître à l'esprit l'idée d'un cercle de l'enfer oublié par le Dante.

Ce n'est point cependant une région maudite que celle-ci. Après le bananier et le maïs, dont l'utilité est plus immédiate, le maguey (*agave americana*, variété de l'aloès) est le présent le plus précieux que la nature ait fait au Mexique. Robuste et vivace, cette plante de royal aspect puise très-démocratiquement le soutien de sa puissante existence dans les terrains les plus ingrats et les plus stériles. Sa racine fournit le mescal, le pulque et une espèce de mélasse. De ses feuilles pulpeuses et coriaces, on extrait, en les broyant, le papier analogue au papyrus, sur lequel sont écrits les anciens manuscrits astèques; la partie fibreuse donne un chaume de toiture excellent, ou bien, préparée comme le chanvre, elle fournit des cordes et des tissus grossiers, d'une solidité

extraordinaire et dont les usages sont nombreux. Une variété du genre donne un fil très-fin, connu sous le nom de *fil de pita*, dont les Indiens ont, de tous temps, tissé leurs étoffes les plus belles. Enfin les dards, dont la piqure est dangereuse, servent d'aiguilles et de clous.

Le maguey est dans toute sa gloire quand sa fleur s'épanouit. A un âge qui, suivant les terrains et les espèces diverses, varie de huit à quinze et jusqu'à vingt-cinq ans, une tige droite et fière s'élançe du centre de ce faisceau de feuilles massives, creusées en forme de gouttière et dont le développement commun est de deux à trois mètres. La hampe atteint souvent cinq à six mètres de hauteur; elle se couronne d'une majestueuse girandole de fleurs jaunes, fasciculées, qui redressent leur corolle en forme de vase, comme pour recevoir et conserver la rosée que le voyageur altéré et l'oiseau du ciel y trouvent, dit-on, chaque matin. Après la floraison, la plante meurt, mais plusieurs rejetons naissent spontanément de la racine.

Ce n'est qu'à l'état sauvage ou comme ornement de jardin que l'on voit fleurir le maguey; à l'état de culture industrielle, il est mis en exploitation précisément au moment où la tige est sur le point de jaillir de la racine alors arrivée à maturité. Le maguey dont on tire le mescal est une des petites espèces.

J'eus tout loisir, ce jour-là, de réfléchir aux mérites de cette noble plante, belle, forte, féconde et utile à la fois, qui, à bien meilleur titre que le bonnet phrygien, devrait être le symbole de l'activité démocratique fille de la liberté, car je voyageai seul une partie du temps. J'avais un malheureux cheval poussif, qui n'avait certainement rien mangé depuis deux jours et pouvait à peine mettre un pied devant l'autre; tant et si bien que Guilhot, Pesquiera et les aides me laissèrent derrière, et que je perdis ma route au milieu des *magueyales*. J'arrivai tard

à l'étape, où je trouvai mes hommes fort inquiets à mon sujet. La population de la ville vivait depuis plusieurs jours dans l'appréhension d'une bande de voleurs, réelle ou imaginaire, au milieu de laquelle ma mauvaise chance aurait pu me conduire avec la caisse du bataillon, que je portais toujours. Notre présence procura une nuit de tranquillité aux *tequilenos*.

Tequila est située au pied d'une haute muraille de rochers qui coupe ces vastes plaines. Du haut du plateau supérieur par lequel nous arrivions, on jouit d'un beau coup d'œil; une chaussée brisée à angles aigus, large et bien pavée conduit au bas du talus. Cette rampe est une sorte de *scala santa*; les Indiens et les gens de la basse classe achètent la paix du cœur et la rémission de leurs souillures en la parcourant à genoux. Je rencontrai deux énergumènes ainsi occupés. Soit que la vertu du remède fût quelque peu éventée, soit qu'on en négligeât l'usage, la population de Tequila me parut pire que celle de la Magdalena. Il y avait aux alentours du marché une horde de gibiers de potence, demi-nus, en haillons, lacérés de cicatrices éloquentes qui racontaient toute une vie de crimes, et dont les regards comme les paroles trahissaient un assez ferme propos de persévérer dans cette voie. Les tortilleras se montrèrent très-ombrageuses.

Tequila est une ville de l'importance de la Magdalena, comme population du moins, car, au point de vue des affaires, elle en acquiert une beaucoup plus grande par la fabrication du mescal. Il y règne aussi une tout autre activité, et le grand nombre de magasins de tout genre, dont quelques-uns ont assez belle apparence, annonce le bien-être, fruit d'une plus grande circulation d'argent. De même que Cognac a donné son nom aux eaux-de-vie françaises en général, Tequila donne le sien à l'*aguardiente* mescal.

On m'invita gracieusement à visiter plusieurs fabri-

ques, car le Mexicain est très-fier des rares tentatives d'industrie auxquelles il lui soit permis de se livrer. Ces usines sont assez mal tenues, et les appareils sont aussi grossiers que les procédés sont primitifs. La liqueur est extraite du *corazon* de la plante, protubérance conique de la racine qui supporte le faisceau des feuilles centrales, et du sommet de laquelle doit partir la fleur. On l'enlève au moment de la maturité et, dépouillée de ses feuilles, elle présente alors l'aspect d'un ananas colossal ou d'une pomme de pin monstrueuse. Après cette sorte de castration, le pied meurt, mais la plantation se perpétue sans frais par les drageons.

On fait griller le corazon en l'entassant dans des fosses avec du bois; cette opération développe le principe saccharin ou, plutôt, l'isole simplement en facilitant l'évaporation de suc étrangers. Ainsi préparée, la racine est aussi agréable à mâcher que la canne à sucre, et les gens du peuple en sont friands; elle donne au pressoir une mélasse, le *miel de mescal*, dont on fait usage en guise de sucre dans la basse Californie. En distillant ce jus, on obtient enfin un esprit, le mescal proprement dit, qui a quelques rapports avec le whiskey, et dont il se fait une immense consommation dans les tavernes mexicaines. Malheureusement, son arôme sauvage et sa saveur déplaisante lui enlèvent la valeur commerciale qu'il devrait acquérir pour l'exportation, à une époque où la maladie des vignobles français donne du prix aux alcools de toutes provenances.

Pendant mon séjour à Tepic, je fis la connaissance d'un citoyen des États-Unis qui, frappé des avantages qu'on pourrait tirer de ce produit économique, avait cherché et prétendait avoir trouvé le moyen d'en neutraliser l'arôme; il venait de monter une distillerie et me fit voir des essais, qui n'étaient pas parfaitement satisfaisants encore, mais donnaient beaucoup à espérer. J'i-

gnoré s'il a réussi, mais rien ne prouve, en tout cas, que la chose soit impossible, puisqu'il est certain que des perfectionnements dans les procédés, des soins plus intelligents et plus minutieux dans la mise en œuvre suffisaient déjà pour amener un meilleur résultat. Le fait serait bon à éclaircir, car, dans l'affirmative, l'acclimatation du maguey dans les districts les plus déshérités de l'Algérie, de la Corse et peut-être même de la Provence y créerait une source de richesses toute nouvelle et des plus honorables; en mettant en rapport des terres vouées à l'inutilité, on obtiendrait un produit qui permettrait de laisser désormais à l'alimentation souvent précaire de l'Europe la pomme de terre, les graines céréales, la betterave et autres végétaux auxquels on demande des alcools depuis l'enchérissement des vins. Je ne parle pas des autres profits que l'industrie tirerait de cette plante, tels que cordages, toiles et papiers communs et tous les objets de sparterie.

La distillation du *vino mescal* ou *vino Tequila* est un fait postérieur à la conquête, les indigènes ne connaissant d'autre procédé que celui de la fermentation pour obtenir des boissons enivrantes; mais ils tiraient néanmoins du maguey, en faisant bouillir le corazon, un aliment appelé *mexcali*, d'après Venegas. C'est là l'étymologie du mot mescal et, vraisemblablement aussi, l'origine de la liqueur elle-même. Cette nourriture est encore en usage chez quelques Indiens, et une tribu d'Apaches lui doit le surnom de *mescaleros*.

Un marchand de la ville, auquel j'ai affaire, me fait part du décret qui nous condamne au presidio, dont il a eu connaissance, me dit-il, par des dépêches particulières. J'en parle à Esquerro le soir en allant toucher la solde; il se récrie et le capitaine Antillon, qui se trouve là, fait chorus avec lui. Malice de boutiquiers! Nous serons libres à Guadalajara, rien n'est

plus certain. Les autres officiers joignent leurs assurances à celles-ci. Ils y mirent tous un feu qui témoignait surtout, je le reconnus plus tard, du vif désir qu'ils avaient de voir les choses tourner ainsi. En attendant, comme on croit toujours ce qu'on désire, je me laissai convaincre par eux et continuai à voir l'avenir en rose. Ces jeunes gens m'offrirent l'hospitalité chez eux à Guadalajara.

C'étaient de bien excellents garçons, si bons que je n'avais pas le courage de leur en vouloir pour ce qu'il y avait trop souvent de révoltant dans leur conduite tant à l'égard du peuple qu'à l'égard de leurs subalternes. Par moments, cependant, j'y perdais patience, et cela m'arriva précisément ce jour-là. En me promenant par les rues avec le lieutenant Correa, nous rencontrâmes un grenadier de sa compagnie qui venait de traverser les vignes du Seigneur, à en juger par ses allures titubantes. Mon lieutenant entra dans une sainte colère, et après avoir accablé le coupable d'invectives, il en vint aux voies de fait. Le grenadier avait la tête de plus que moi, il était taillé sur un beau modèle; Correa avait au contraire la tête de moins que moi, il était maigre et chétif. Il se haussa sur la pointe des pieds, s'accrocha d'une de ses petites mains de femme aux boutons de la veste du soldat, et, de celle qui restait libre, il se mit à le souffleter magistralement. L'autre benêt se laissait faire d'un air contrit, le shako à la main et le petit doigt sur la couture du pantalon.

Dans le premier moment je trouvai cela infiniment comique; mais voyant que le petit homme se grisait de sa propre rage, et que les soufflets se métamorphosaient en coups de poing, je m'échauffai à mon tour et m'interposai, en ayant soin de ne pas envenimer les choses pour les arranger, c'est-à-dire avec toute la considération et le respect dus à l'autorité. Dans cette occasion, comme

dans maintes précédentes, j'essayai de démontrer à mes amis les officiers l'absurdité qu'il y avait à conduire ainsi des hommes; j'y perdais mon latin et mes raisonnements semblaient toujours à pic devant cette agaçante ritournelle: — Il n'y a pas moyen de mener ces brutes différemment. Ils étaient trop ignorants eux-mêmes pour qu'on pût leur expliquer qu'avant 89 les officiers français, nobles de père en fils depuis des siècles, pensaient justement la même chose à l'égard de nos pères, et que ceux-ci avaient prouvé cependant à tout bon entendre que l'on cessait déjà d'être une brute le jour où l'on était traité en homme, et par ce seul fait.

En vue des facilités que Tequila présente pour satisfaire le penchant à l'ivrognerie, la troupe mexicaine fut consignée dans ses quartiers dès sept heures du soir. Les prisonniers, au contraire, demeurèrent libres toute la soirée, ce qui constituait une anomalie, bouffonne en apparence, mais que justifiait en réalité la tenue de la plupart des nôtres.

Pendant le mescal eut de fâcheux effets ce soir-là, et, vers onze heures, je fus éveillé au fort de mon premier sommeil par une ordonnance qui m'apportait des dépêches du colonel. Il s'agissait, tout bonnement, de faire rentrer quelques-uns des prisonniers qui faisaient carrouse en grand, et don Manuel redoutait, non sans raison, qu'il ne leur arrivât malheur.

Je courus éveiller Guilhot; nous choisîmes en qualité de constables quelques braves garçons de bonne poigne, et commençâmes, avec un lepero pour guide, une battue qui nous conduisit tout droit dans les bas-fonds les plus troubles de la société mexicaine. Nous recueillîmes là nos délinquants ordinaires au grand complet. Si ces hommes ne se corrigeaient pas, ce n'était pas faute de corrections, car les autres, irrités d'une conduite dont les conséquences pouvaient retomber sur la masse un jour

ou l'autre, les menaient mal, mais sans résultat. Ces pécheurs endurcis me rendaient à leur tour l'existence assez dure, car ils retardaient chaque soir l'heure de mon sommeil, à laquelle j'aspirais toujours ardemment après une journée trop bien remplie pour un homme dont la santé n'était rien moins que parfaite.

J'étais fort occupé, en effet. Il me fallait être debout le matin avant la diane pour veiller aux préparatifs du déjeuner; puis venait l'appel auquel je présidais; après je me mettais en route, sur un mauvais cheval, invariablement, ce qui n'allège en rien, chacun le sait, les fatigues du voyage. Arrivé à l'étape, j'avais à m'occuper, au débotté, de l'approvisionnement que compliquait toujours la terrible question de la chasse aux tortillas. De toutes les taquineries de cette chasse, celle qui m'est restée le plus profondément gravée dans la mémoire, c'était l'ennui de compter une à une ces petites crêpes toutes chaudes; avant d'être à mes dix-huit cents, j'étais non-seulement ahuri, mais encore rassasié jusqu'au dégoût par l'odeur tiède et fade qu'elles exhalaient. La troupe arrivait, nouvelle inspection et j'étais libre jusqu'au moment où il fallait aller toucher la solde, régler les comptes des animaux requis, etc. Enfin, quand j'aurais pu m'aller coucher, j'avais dans la perspective des buveurs un cauchemar anticipé.

Tout cela n'eût rien été encore, sans des désagréments beaucoup plus graves qui naissaient de l'esprit de mutinerie auquel j'ai fait allusion précédemment. J'avais de le jour en jour, autant qu'il était en mon pouvoir de le faire, supprimé toutes les causes légitimes de mécontentement; mais il en était une qui demeurait en permanence et qui, résumant maintenant toutes les autres, était arrivée à constituer ce qu'en termes d'atelier on appelle vulgairement une scie. La solde des prisonniers m'était comptée chaque soir, comme on l'a vu, afin que

je pourvusse à l'entretien de la troupe. Or, les quelques mauvaises têtes dont j'ai parlé avaient fini par former un parti assez fort, lequel prétendait que la solde devait être distribuée en argent, ce qui eût laissé à chacun le soin de se nourrir. Quel thème à récriminations ! C'était une indignité, une tyrannie, un abus, une horreur ! J'assumais une responsabilité effrayante, on me ferait rendre des comptes terribles devant le premier agent français que l'on rencontrerait, etc... ! Cette ennuyeuse litanie de grands mots se terminait fatalement par ce refrain : « Nous voulons nos deux réaux ! »

Or, je n'étais point le maître de distribuer ces deux réaux, et ils le savaient bien. Les officiers mexicains, en se débarrassant sur l'un des prisonniers des soins de l'alimentation, n'entendaient point pour cela remettre ce soin à chacun en particulier, ce qui eût impliqué la nécessité d'une liberté absolue pour tous en tout temps. De plus, en admettant qu'en route Esquerro nous eût laissé carte blanche à cet égard, il restait encore à consulter l'opinion de la majorité qui était décidément opposée à la mesure en question. La plupart comprenaient très-bien, en se souvenant des jours où ils avaient pourvu à leur entretien à Tepic, qu'avec ces deux réaux ils seraient incapables de se nourrir suffisamment. La puissance de l'association en pareil cas est connue et indiscutable. L'ordinaire était copieux et excellent, bien supérieur à celui des troupes françaises dans la meilleure des garnisons ; il revenait à un réal par homme, ce qu'on n'ignorait pas, attendu que je n'en faisais pas mystère. Que devenait donc l'autre réal ?

D'abord il y avait les pièces *lisas*, toujours abondantes et qui me restaient généralement pour compte, malgré mes efforts vertueux pour les faire circuler. Elles finirent par constituer un fonds de réserve assez honnête, que je distribuai lorsque je me démis de mes fonctions à Gua-

dalajara¹. Ce boni apparent était une perte sèche pour la caisse, perte qui portait du moins sur tout le monde et qui, dans l'hypothèse de distribution de solde, eût injustement porté sur quelques individus. Le malheureux à qui serait tombé une de ces rondelles de métal déprécié eût jeûné ce jour-là, avec la perspective que le sort le favorisât d'autant le lendemain. Après cela venaient les animaux de réquisition, dont le nombre dépassa souvent cinquante. De concert avec le colonel, j'avais établi, le plus arbitrairement du monde, j'en conviens, un tarif auquel les malheureux propriétaires étaient obligés de souscrire, et je payais pour chaque animal deux réaux par jour. Il y avait aussi à subvenir extraordinairement aux besoins les plus urgents de beaucoup d'hommes dénués de toutes ressources particulières, à fournir à celui-ci, à celui-là de quoi acheter du tabac, un chapeau, des sandales, ou de quoi se désaltérer en marche quand l'eau était rare. En dernière analyse, j'avais à souscrire quelques petits emprunts que me faisaient mystérieusement les jeunes officiers en détresse, et dont les intérêts courent encore. Il eût été impolitique de les refuser, absurde d'y subvenir de ma poche. La distribution de la solde eût modifié singulièrement cet état de choses.

Cette satisfaction étant radicalement refusée aux mécontents, il en restait une autre, celle de céder mes fonctions à l'un d'entre eux, ce qui eût satisfait mon successeur, mais n'eût malheureusement satisfait que lui. Cela, je l'eusse fait volontiers et fus plusieurs fois sur le point de le faire, car, grâce à mon intimité avec les officiers,

1. 27 piastres 4 réaux, sur 330 piastres 6 réaux qui me passèrent par les mains dans ces neuf journées de route. Avec celles dont je parvins à me défaire, je compte qu'elles représentaient environ un jour de solde, c'est-à-dire plus de dix pour cent de la somme totale.

je n'avais rien à y perdre du côté de la liberté et j'avais beaucoup à y gagner du côté de mon repos ; mais là encore je n'étais pas libre. D'abord Esquerro ne voulait avoir affaire qu'à moi ou à Guilhot ; ensuite la majorité des prisonniers, voyant dans notre liaison avec l'état-major une garantie pour tous, préférerait nous avoir pour intermédiaires plutôt que des hommes qui parlaient sans cesse de traiter les officiers comme ceux de Guaymas. J'étais donc bien soutenu de ce côté-là encore ; mais, comme les hommes raisonnables, si nombreux qu'ils soient, ne font jamais autant de bruit que les autres, je demeurais assourdi de criaileries et d'importunités incessamment renouvelées, qui me rappelaient les beaux jours de *la Belle*. M. Guilhot, qui prit la suite de ma gérance à Guadalajara, lorsque je me séparai de la troupe, eut beaucoup plus à souffrir que moi, parce qu'il était infiniment plus patient.

Les officiers, témoins constants des ennuis que me causait cet esprit de contradiction, me poussaient à des mesures extrêmes. Je fus autorisé à acheter un sabre et à me faire respecter comme eux à *sablazos*. Il eût été trop long de leur faire comprendre que les coups de plat de sabre sont un argument sans portée morale, qu'il eût mieux valu épargner à leurs propres soldats, et auquel un sentiment de patriotisme, à défaut d'un sentiment supérieur d'humanité, m'eût interdit d'ailleurs d'avoir recours en pareil cas ; je me contentai de refuser purement et simplement, et je suppose que plusieurs d'entre eux pensèrent que je faisais l'économie de l'arme. Il est certain que, si j'avais voulu à ce moment-là, sans aller jusqu'aux *sablazos*, obtenir un pouvoir suffisant pour me permettre de fermer la bouche aux criards, il ne tenait qu'à moi. Mais il n'entraît guère dans mes idées de recourir à une autorité d'emprunt pour m'assurer une influence qui ne pouvait profiter qu'à moi-même, puis-

que moi seul perdais à ce qu'il en fût autrement. Je croyais, à cette époque comme aujourd'hui, qu'un homme n'a pas le droit de prendre une autorité momentanée sur ses semblables en dehors d'une mission sérieuse, encore moins qu'il ait, en aucun cas, le droit de recevoir cette autorité d'autres mains que de celles des gens qu'elle lui subordonne. Et cependant je crois plus que jamais qu'il est facile de guider à bien, sans despotisme, des hommes devant lesquels on se pose sur de pareils principes.

CHAPITRE VI.

Amatitan. — Une église *muy bonita*. — La science du capitaine Antillon. — Guadalajara. — Les *pelados*. — San-Pedro. — Visites et fâcheuses nouvelles. — Départ prochain. — La *cuernada*. — J'entre à l'hospice de Belen. — Séjour et distractions. — *Exeat*.

En sortant de Tequila on traverse des champs de maguey, puis une contrée montagneuse, très-ombragée sans être précisément boisée. Amatitan, notre étape du 5, se trouve au milieu de cette région, à quatre ou cinq lieues de Tequila. C'est un pueblo de cinq ou six cents âmes, assis au milieu de beaux arbres sur une déclivité, mais laid et sombre. Les rues sont étroites et tortueuses ; les maisons, à un étage généralement, n'ont que fort peu d'ouvertures extérieures ; il y a de la boue dans les rues ; en un mot, l'aspect est nouveau pour nous. Amatitan fait un commerce de porcs assez considérable.

La population paraît être suspecte à nos officiers, qui m'assurent qu'elle est *muy mala, muy mala*, et c'est tout ce que j'en puis tirer. On me donne à entendre cependant que, nous prenant, comme bien d'autres avant